

# Scolarité : faut-il mettre la pression sur nos enfants ?



Les résultats des évaluations du premier trimestre sont arrivés. Si pour certains enfants, la réussite a été au rendez-vous, pour d'autres, la phrase sanction est tombée : "doivent mieux faire, sinon..." Et voilà, l'appréciation tant redoutée par les parents, est notée au bas du bulletin scolaire et fait voler en éclats, un instant leur amour-propre. Angoissés, attristés ou tout simplement en colère, leurs états d'âme se succèdent. Et ces questions qui tournent en boucle : comment devons-nous réagir face à cette "mauvaise" nouvelle ? Discuter, gronder, punir, mettre un gros coup de pression sur nos enfants : quel sera le meilleur électrochoc ? La réponse de Marcel Rufo, pédopsychiatre.

"La pression sur l'école est assez naturelle. Si les parents la mettent dès le plus jeune âge, sur le dos de leurs enfants, c'est qu'ils sont inquiets pour leur avenir. En fait, l'école représente un refuge pour éliminer les craintes. Il y a plusieurs époques de la pression parentale et elle commence dès la maternelle. Cette première rentrée scolaire représente l'intégration de la société. C'est le moment où les "dys" (dyslexie, dyspraxie), hyperactivité apparaissent ou a contrario un enfant présente des possibilités supérieures.

"La pression sur l'école est assez naturelle. Si les parents la mettent dès le plus jeune âge, sur le dos de leurs enfants, c'est qu'ils sont inquiets pour leur avenir. En fait, l'école représente un refuge pour éliminer les craintes. Il y a plusieurs époques de la pression parentale et elle commence dès la maternelle. Cette première rentrée scolaire représente l'intégration de la société. C'est le moment où les "dys" (dyslexie, dyspraxie), hyperactivité apparaissent ou a contrario un enfant présente des possibilités supérieures.



Dans les deux cas, que l'enfant soit superbement équipé ou pas, cela génère des inquiétudes. La deuxième grande période, c'est l'entrée au CP, considérée comme le véritable début de la scolarité. C'est une classe qui est redoublée souvent à la demande des parents. Cela ne sert à rien. En général, au primaire, les parents font travailler les enfants, font les devoirs avec eux. Ils refont leur scolarité primaire avant de laisser tomber dès le collège. Le secondaire est un moment compli-

qué dans le parcours car on demande aux enfants d'être conformes alors qu'ils sont opposants. Pour peu que la crise de l'adolescence se mélange avec une crise parentale, on peut imaginer la suite. Le sommet de ces inquiétudes, c'est la classe de 3e. D'abord parce que la crise de l'adolescence est à son plein développement. C'est là où les ados sont les plus contestataires. C'est aussi une classe que l'on redouble au motif d'éviter l'enseignement professionnel. Ça ne sert à rien, souvent un enfant qui est en apprentissage, sera plus à l'aise dans l'estime de soi. Puis, il y a la fac. Et là, les parents s'investissent. Ils sont comme au tennis sur le bord du cours à pousser. En fait, le stress des parents ne s'arrête jamais.

On refait nos études sur le dos de nos enfants. On voudrait qu'ils fassent celles qu'on aurait aimé faire ou qu'ils réussissent mieux que nous. Il y a des enfants rédempteurs qui réussissent. Il y en a qui souffrent. Avant tout, il faut aimer l'enfant qu'on a et non pas l'enfant qu'on a rêvé. On doit toujours être fier de lui, même pour des petites choses. Ça lui permet d'aller mieux et de croire à son avenir. Le pire, c'est d'être un parent coach, un parent entraîneur. Vouloir à tout prix les motiver ne sert à rien. In fine, c'est plus dans un registre d'autonomie et de confiance que cela se joue. Et puis, la confiance n'est pas dangereuse."

Propos recueillis par Florence COTTIN